

REVUE DE PRESSE ▶

12 ▶ 29
JAN

Les Reines

NORMAND CHAURETTE - ELISABETH CHAILLOUX

NOUS SOMMES UNIES

VOUS ET MOI

DANS L'ANARCHIE

DES OMBRAGES

PRESSE **Pascal ZELGER**
06 60 41 24 55 pascalzelcer@gmail.com - www.pascalzelcer.com



VAL de
MARNE
Le département

IVRY
YSEINE



MANUFACTURE DES ŒILLETS

M^o Mairie d'Ivry - www.theatre-quartiers-ivry.com - 01 43 90 11 11



Le sublime ballet des « Reines » d'Elisabeth Chailloux



Comme Eurydice dans les pas d'Orphée, les reines sont longtemps restées dans l'ombre des rois. Dans l'oeuvre de Shakespeare, toutes n'ont pas le poids dramaturgique de Lady Macbeth. Et pourtant, dans la coulisse, leur rôle est plus déterminant que l'histoire théâtrale le suggère. Pour rendre justice aux six femmes de « Richard III », le dramaturge québécois Normand Chaurette a écrit « Les Reines ». Pendant que les hommes - Henri VI, le duc d'York, Edouard IV, George et Richard - s'écharpent en pleine lumière pour la couronne d'Angleterre, les femmes des maisons d'York et de Lancastre - les reines Elisabeth et Marguerite, Isabelle et Anne Warwick, la duchesse d'York et Anne Dexter - se livrent une bataille plus feutrée, mais tout aussi déterminée, pour l'influence et le pouvoir.

Sous la direction d'Elisabeth Chailloux, ces six femmes apparaissent dans toute leur complexité, à la fois sensibles et cruelles. Entre attraction et répulsion, leurs relations sont ambivalentes, leurs destins, sur lesquels elles tentent d'influer, inextricablement liés. Pour dévoiler leur force et leur malheur, la patronne du Théâtre des Quartiers d'Ivry embrasse l'art théâtral dans son entièreté. La beauté de son projet repose sur la performance de Bénédicte Choynet, Sophie Daull, Pauline Huruguen, Anne Le Guernec, Marion Malenfant et Laurence Roy, une troupe de comédiennes hors pair, au talent rare, au plaisir de jeu vivace, qui toutes s'imposent en majestés.

« God Save the Queen »

Le dispositif bifrontal conçu par Yves Collet permet d'apprécier au plus près l'intensité de leurs regards, l'élégance de leurs attitudes, l'énergie de leurs allers-retours incessants de la cave au grenier, du chevet d'Edouard à la Fournaise de Richard. Plongé dans une épaisse fumée, savamment dissipée par un subtil jeu de lumières, l'espace scénique est habilement maîtrisé par Elisabeth Chailloux. Au gré du tintement des cloches et des bruits de pas d'un Richard claudiquant et menaçant, les reines épient depuis la coursive celles qui, de haute lutte, cherchent à s'ébranler dans l'arène.

Minutieusement imbriqué avec la pièce de Shakespeare, le texte de Normand Chaurette brille par ses envolées lyriques, conquiert par ses fines pointes d'humour acérées et piquantes, auxquelles Elisabeth Chailloux adjoint le « God Save the Queen » qui résonne comme un gimmick ironique et malicieux. Il redonne aussi sa voix à la soeur des trois frères d'York, Anne Dexter. Symbole des symboles, cette femme, reniée par sa mère, oubliée par l'Histoire et rendue muette par Shakespeare, expose les fêlures communes dissimulées par la cuirasse. Quand, avant de tirer sa révérence, la reine Marguerite demande à son ennemie intime, la duchesse d'York, au crépuscule de sa vie « Cécile, ne m'avez-vous donc jamais aimée ? », elle résume tout le besoin d'amour et de reconnaissance de ces femmes, tellement monarques, mais avant tout tellement humaines.

VincentBouquet

Les Reines de Normand Chaurette, mise en scène d'Elisabeth Chailloux. Théâtre des Quartiers d'Ivry (01 43 90 11 11), jusqu'au 29 janvier, durée 1 h 45. Puis, du 6 au 9 février à La Comédie de l'Est, Colmar.

Le Journal du Dimanche

La sélection théâtre du *JDD* cette semaine : "Saïgon", "Iliade et Odysée", "Les Reines", "Toute ma vie j'ai fait des choses que je savais pas faire".

Les Reines **

Manufacture des Œillets, 1 place Pierre Gosnat, 94 Ivry-sur-Seine. Tél. 01.43.90.11.11. www.theatre-quartiers-ivry.com Jusqu'au 29 janvier. A la Comédie de l'Est, Colmar, du 6 au 9 février.



Pauline Huruguen et Anne Le Guernec (Nabil Boutros)

A Londres, le 20 janvier 1483, enfermées dans une tour, six femmes se battent pour la couronne. Reléguées dans les coulisses de Richard III par Shakespeare, le Québécois Normand Chaurette leur donne la parole. Reines, femmes, sœurs, mères de rois, ex ou futures reines d'Angleterre, elles libèrent leur soif d'ambition, leurs peurs. Un roi agonise, de jeunes enfants vont être assassinés. L'atmosphère est crépusculaire. Dans la salle de la Fabrique, l'espace est envahi par la brume, les murs sont épais comme ceux d'une prison, par les coursives perce l'écho lointain du pas de Richard le sanguinaire. Au cœur d'un dispositif bi-frontal, elles courent, cruelles, implacables, tour à tour victimes ou bourreaux. La partition est tragique, magistralement interprétée, dans le ton d'une symphonie sépulcrale et la poésie de la langue, clairement restituée par les comédiennes : Bénédicte Choynet, poignante Anne Dexter sur rollers, Sophie Daull, imposante duchesse d'York, Pauline Huruguen, arrogante Isabelle Warwick, Anne Le Guernec, rageuse reine Elisabeth, Marion Malenfant, jeune Anne Warwick, et Laurence Roy, émouvante reine Marguerite. C'est la dernière mise en scène d'Elisabeth Chailloux à la tête du Théâtre des Quartiers d'Ivry. Elle est brillante.

/ critique / Elisabeth Chailloux fait briller les Reines

16 janvier 2018/dans [À la une](#), [Colmar](#), [Ivry](#), [Théâtre](#) /par [Dossier de presse](#)

photo Nabil Boutros



Pour sa dernière création à la tête du Théâtre des Quartiers d'Ivry, Elisabeth Chailloux met en scène les Reines de Normand Chaurette, une pièce sur la guerre des Roses vue par les personnages féminins. C'est passionnant et d'une rare élégance.

Dans la salle de la Fabrique de la Manufacture des Œillets, imaginée avec son compère **Adel Hakim** qui nous a malheureusement quittés cet été, **Élisabeth Chailloux tire sa révérence à la direction du Théâtre des Quartiers d'Ivry sur un coup de maître**. La Fabrique a été conçue pour permettre toutes les formes théâtrales, Élisabeth Chailloux place les six reines de la pièce au cœur d'un dispositif bi-frontal ; elle utilise aussi les coursives pour faire apparaître de temps en temps les personnages. Sur la magnifique chanson « *Petite Fille Princesse* » des Rita Mitsouko, les sœurs Isabelle et Anne Warwick font du roller, les deux adolescentes rêvent du trône alors que le roi Édouard est entre la vie et la mort.

L'auteur québécois Normand Chaurette a imaginé les coulisses du Richard III de Shakespeare avec uniquement des personnages féminins. Il a d'ailleurs expressément demandé à Élisabeth Chailloux de ne distribuer que des comédiennes, car dans d'autres pays certains metteurs en scène la font jouer par des hommes travestis ! C'est vrai qu'il y a tellement peu de pièces dans le répertoire pour les hommes ! **Élisabeth Chailloux a réuni une distribution d'exception sans fausse note** ; les six comédiennes sont excellentes (**Bénédicte Choynet** en Anne Dexter, **Sophie Daull** en Duchesse d'York, **Pauline Huruguen** en Isabelle Warwick, **Anne Le Guernec** en Reine Elisabeth, **Marion Malenfant** en Anne Warwick et **Laurence Roy** en Reine Marguerite). Pendant toute la première partie du spectacle on s'attache d'abord à leur jeu. Leurs visages blafards et cadavériques expriment la rage et la conquête du pouvoir. Dans ce combat en coulisses elles se comportent comme de véritables tigresses, « *des charognes* » écrit Normand Chaurette dans ce texte corrosif qui n'est pas dénué d'humour.

La brume londonienne envahit le plateau et les coursives, image magnifique d'une scénographie épurée signée **Yves Collet** d'où se dégage toute la beauté des costumes de **Dominique Rocher**. **Élisabeth Chailloux dirige cette symphonie crépusculaire machiavélique avec une subtile élégance en révélant la poésie de la langue de Normand Chaurette.**



CULTURE

Comédiennes et souveraines

THÉÂTRE Au Rond-Point, une femme seule incarne le personnage imaginé par Rémi de Vos dans « Toute ma vie j'ai fait des choses... ». À la Manufacture des Œillets, « Reines », de Normand Chaurette, réunit six interprètes rares.

ARMELLE HÉLIOT aheliot@lefigaro.fr
blog.lefigaro.fr/theatre/

D'un côté un homme à terre. De l'autre des femmes debout. D'un côté, au sol, la trace à la craie des scènes de meurtre, dans la pénombre. Et une silhouette, allongée, en sweat et pantalon couleur de muraille. De l'autre, un vaste espace bifrontal, avec des galeries surplombant l'espace de jeu, des lumières tombant en douche irisant les silhouettes des femmes dans leurs atours princiers.

D'un côté, un texte très récent, au titre long comme une réplique de comparaison immédiate, *Toute ma vie j'ai fait des choses que je savais pas faire*, au Théâtre du Rond-Point. De l'autre, un texte d'il y a plus de vingt-cinq ans, au titre bref comme un jugement qui n'appelle pas réponse, *Les Reines*, à la Manufacture des Œillets.

Les femmes ont parfois la part belle au théâtre, et, en cette deuxième vague de créations ou de reprises, la « rentrée de janvier » aussi pléthorique que la rentrée littéraire, elles sont nombreuses à être au cœur des projets. Deux des spectacles qui ont déjà commencé – sans compter, au Rond-Point également, *Tableau d'une exécution* d'Howard Barker avec Christiane Cohendy – sont construits sur la présence des femmes, et d'elles seules.

Paradoxalement, avec *Toute ma vie...*, Christophe Rauck, directeur du Théâtre du Nord, qui signe la mise en scène, a confié la partition d'un homme – et le texte de Rémi De Vos est bien composé au masculin – à une femme. L'auteur a écrit pour Juliette Plumecocq-Mech, in-

terprète très originale qui possède indéniablement un certain charme androgyne. Mais ce n'est pas cela qui est intéressant, ici.

Avec ce monologue, créé en novembre 2015 à Lille et repris durant l'été 2016 à Avignon – où il a triomphé –, l'écrivain, le metteur en scène et l'interprète nous montrent que la question du genre ne compte pas au théâtre. Juliette joue le féminin comme le masculin, indifféremment. Dans *Le Cercle de craie caucasien* de Brecht, elle était, entre autres, le juge Azdack, mais elle se moquait bien de travestissement. De même ici. C'est la parole qui compte. L'encre de l'auteur. Son style. Sa manière de donner des mots à quelqu'un qui non

« La pièce appartient totalement aux acteurs »

NORMAND CHAURETTE À PROPOS DES « REINES »

seulement a été tabassé, mais qui est sans doute mort. La sobriété de la mise en scène, économe de tout effet, s'impose d'autant plus que l'actrice est d'une rigueur grande. Elle aussi refuse tout effet. Il y a son timbre, les modulations particulières d'une voix prenante, et le récit de ce qui est advenu. Le sentiment d'un accomplissement dramatique saisis chacun.

Avec *Les Reines*, on est face à une pièce ambitieuse, complexe, une pièce dans laquelle l'action, de fait, c'est aussi, comme chez Rémi De Vos, la parole. C'est ce que les protagonistes s'envoient littéralement à la figure, qui constitue le « drame », le mouvement de l'ouvrage. L'écrivain québécois Normand Chaurette a puisé chez Shakes-

peare la plupart des figures des souveraines qu'il réunit dans cette œuvre très difficile. Une difficulté qu'on éprouve, avouons-le, à la lecture même. *Les Reines* exige une attention de tous les instants et, que l'on connaisse ou non la pièce qui nourrit l'écriture de Chaurette, on peut perdre pied.

L'auteur de *Fragments d'une lettre d'adieu lus par les géologues* ou de *Passage de l'Indiana* a souvent expliqué comment il s'était trouvé pris au piège de Shakespeare. On lui avait demandé la traduction de *Richard III*, mais il avait le sentiment de ne pas s'en sortir, et, littéralement, il s'est trouvé ligoté par le charme ensorceleur des femmes gravitant autour du « crapaud du diable ».

À la Manufacture des Œillets, Elisabeth Chailloux a réuni six comédiennes de haut talent. Les aînées, Sophie Daull (la Duchesse d'York), Laurence Roy (la reine Marguerite) et celle dont les fils sont menacés, Anne Le Guernec (Élisabeth). Elles sont impressionnantes. Glissons une réserve: on déteste la manière scabreuse dont les enfants sont représentés. Marion Malenfant est Anne Warwick, elle aussi sur une ligne ferme. Chaurette a introduit des figures qui ne sont pas dans *Richard III*. Isabelle Warwick, la sœur (Pauline Huruguen), vive et précise, et Anne Dexter, sœur des rois (Bénédicte Choynet), profonde et déliée. De véritables reines. ■

Toute ma vie j'ai fait des choses que je savais pas faire, Théâtre du Rond-Point (Paris VIII^e), salle Roland-Topor, jusqu'au 4 février. À 20 h 30 du mardi au samedi, 15 h 30 dimanche. Tél. : 01 44 95 98 21. Texte: Actes Sud-Papiers. Une tournée suit. **Les Reines**, Manufacture des Œillets, jusqu'au 29 janvier, horaires variables. Tél. : 01 43 90 11 11. Texte: Léméac/Actes Sud. Une tournée suit.



GUIDE THÉÂTRE



PAR **ARMELLE HÉLIOT**
aheliot@lefigaro.fr



SHAKESPEARE EN BELLE PROVINCE

L'ÉCRIVAIN QUÉBÉCOIS S'ÉTAIT INSPIRÉ DE « RICHARD III » POUR DONNER VIE ET PAROLE À SES « REINES ». LA PIÈCE EST MISE EN SCÈNE PAR ÉLISABETH CHAILLOUX QUI A RÉUNI SIX INTERPRÈTES SENSIBLES ET PUISSANTES.

« **L**es Reines » sont une pièce très séduisante, dans sa conception, mais très difficile à mettre en scène et à interpréter. Le Québécois Normand Chaurette, grand écrivain dont on n'oublie pas, entre autres pièces singulières, *Fragments d'une lettre d'adieu lus par les géologues* ou *Passage de l'Indiana*, a raconté comment, alors qu'il tentait de traduire l'une des plus célèbres pièces de William Shakespeare, il s'était trouvé presque ligoté par la puissance de l'œuvre et comment il s'était peu à peu laissé envahir par des figures de femmes. Celles qui sont les protagonistes de la tragédie, celles qui sont les parentes, des proches de l'infamé « crapaud du diable », et d'autres, qu'il avait voulu que l'on entende. Le projet est très intéressant et une pièce dans laquelle il y a six grands rôles de femmes, cela ne se refuse pas ! Elisabeth Cailloux, une reine, elle-même très bon metteur en scène, directrice avec le re-

Dans *Les Reines*, Marion Malenfant joue le rôle d'Anne Warwick.

gretté Adel Hakim de La Manufacture des Œillets, institution dont elle quittera la direction cette année, signe son dernier spectacle. Elle frappe haut. Elle a raison. Dans l'immense salle nommée « La Fabrique » (on faisait ici autrefois les petits œillets métalliques qui consolident les ouvertures dans les tissus !), elle a opté pour une vaste scénographie d'Yves Collet. Un dispositif bi-frontal, avec deux volées de gradins se faisant face, sous les hautes galeries dont elle se sert beaucoup dans le développement du spectacle. Au milieu, un large couloir avec des dégagements de chaque côté. C'est un espace gigantesque éclairé par des douches de lumière d'un effet superbe qui ajoutent à la beauté monumentale.

ÉPROUVANT ET SUBLIME. Si certains détails peuvent heurter - par exemple, la manière dont les enfants, promis à la mort par leur oncle Richard, ce scélérat, sont représentés comme des fœtus dans des bocaux -, le mouvement général est superbe. Elisabeth Cailloux aime que le son, la musique soient continuellement présents. C'est un peu obsessionnel et les bouffées d'hymne sont trop nombreuses et perdent de leur sens.

Normand Chaurette, on l'a dit, a glissé des personnages qui ne sont pas dans *Richard III*. Ainsi fait-il paraître la sœur d'Anne Warwick, Isabelle, ainsi donne-t-il la parole à la sœur des rois, celle que Shakespeare laisse dans la nuit, Anne Dexter. Toutes ces reines n'ont pas le même âge. Il y a la très vieille duchesse d'York, Marguerite d'Anjou, incarnée de manière hallucinante par la profonde Sophie Dault. Il y a également la reine Marguerite, accrochée à sa mappemonde comme à un chariot de SDF. Laurence Roy, magnifique comédienne, est aussi inquiétante que déchirante. Elisabeth, aigüe Anne Le Guerneq, couronne branlante sur la tête - Édouard agonise, rien ne la protégera - ne peut pas sauver ses enfants. Les jeunes, avides, désaxées, se déchirent. Magistres, précises, présentes, Marion Malenfant, Anne Warwick, Pauline Haruguen, sa sœur Isabelle, Bénédicte Choissinet, Anne Dexter. Langue magnifique, portée à l'incandescence. Théâtre éprouvant et sublime. ■

Profitez de réservations à prix réduits sur www.ticketac.com



THÉÂTRE

La haine sans masque des *Reines*

Une mise en scène lumineuse
d'Élisabeth Chailloux pour dire
l'appétit féroce de pouvoir.

Seul un fauteuil de bois noir trône dans un coin. Le reste du décor n'est fait que de fumées et de superbes lumières qui envoûtent les salles de la tour de Londres, où six femmes s'agitent, telles des guêpes malades, la haine à la bouche. Avec l'espoir de porter un jour la couronne d'Angleterre et le désespoir de ne plus la coiffer. Shakespeare, dans plusieurs de ses pièces, n'a pas épargné les reines Elizabeth et Marguerite ; d'ailleurs, les six premiers vers des *Reines* sont de sa plume. Les sœurs Warwick, Anne et Isabelle, Anne Dexter et la vieille duchesse d'York prennent aussi la parole avec Normand Chaurette. Toutes sont ici réunies, dans un huis clos vibrant, faisant tourner vite l'histoire et le temps, pendant que les rois tuent ou agonisent et que la guerre des Deux-Roses oppose la maison de Lancaster et celle d'York.

Pour sa dernière mise en scène de codirectrice du CDN Théâtre des quartiers d'Ivry, (patiemment créé avec le regretté Adel Hakim), Élisabeth Chailloux a voulu aller regarder dans les coulisses de « *ce jeudi 20 janvier 1483, jour de l'agonie d'Édouard, du meurtre de Georges et de la prise de pouvoir de Richard* », dit-elle pour préciser les choses. Tout cela par le seul prisme de ces femmes, interprétées avec un brio sulfureux par Bénédicte Choynet, Sophie Daull, Pauline Huruguen, Anne Le Guernec, Marion Malenfant, Laurence Roy.

« *Seule la femme est capable de livrer une parole qui exprime le deuil. Si j'ai écrit les Reines, c'est aussi pour l'amour d'une parole qui livre une souffrance* », explique Normand Chaurette. Souffrance qui s'exprime ici par la violence crue des mots, filtrés par le fiel des rancœurs. La parole est essentielle. Pour chacune. Troublée seulement par quelques sonorités de cloches, le tocsin souvent, ou par quel autre éclat sonore comme un *God save the queen* venu d'on ne sait trop quel ciel, en douche vibrante, qui suspend quelques secondes d'un temps fiévreux.

Le dispositif scénique « frontal » crée, avec la proximité scène-salle, une complicité à plusieurs degrés. Dans une ambiance de pénombre où le spectateur s'efface pour laisser place à un complice qui n'a jamais été mêlé d'aussi près aux intrigues du pouvoir. Comme par hypnose. Non seulement ces *Reines* sont-elles un beau rendez-vous avec un fragment d'histoire, mais elles ont aussi la majesté d'un théâtre finement brodé.

G. R.

Jusqu'au 29 janvier Théâtre des quartiers
d'Ivry CDN du Val-de-Marne
Tel 0143901111



Les Reines

De Normand Chaurette, mise en scène d'Elisabeth Chailloux.
Durée : 1h45. Jusqu'au 29 jan., 20h (lun., mer., ven.), 19h (jeu.), 18h (sam.), 16h (dim.), la Manufacture des Œillets, 1, place Pierre-Gosnat, 94 Ivry-sur-Seine, 01 43 90 11 11. (11-24€).

Le texte du Québécois Normand Chaurette, 63 ans, pourra sembler mystérieux à ceux qui ne maîtrisent ni l'histoire anglaise ni le théâtre de Shakespeare. Surgit pourtant de cette supposée nuit de janvier 1483, où le monstrueux Richard III prend le pouvoir après moult crimes, un lancinant et

entêtant chœur de reines prêtes à tout pour conserver ou obtenir le trône royal... Dans une ambiance de brumes et de terreurs, elles se battent violemment, au milieu du public, à coups de mots, de verbe. Rien ne semble résister à leur lamento, qui devient symbole même du théâtre... Pour son dernier spectacle à la Manufacture des Œillets, qu'elle a superbement inaugurée et dirigée avec Adel Hakim, Elisabeth Chailloux dirige comme pour un somptueux opéra gore son sextuor de tragédiennes, toutes fascinantes dans la semi-obscurité... - **F.P.**

Politis

Toutes les femmes de Shakespeare

THÉÂTRE

Variation féminine autour de *Richard III*, *Les Reines*, de Normand Chaurette, offre à Élisabeth Chailloux une partition remarquable.

Anais Heluin

Dans *Les Reines* de Normand Chaurette, l'idée selon laquelle le théâtre d'aujourd'hui est une somme d'inventions et d'emprunts aux auteurs d'hier cesse d'être une simple évidence pour devenir poésie. Question offerte à la sensibilité des lecteurs et des spectateurs. Ce n'est pas pour rien que cette relecture de *Richard III* du point de vue féminin, écrite en 1991, a beaucoup contribué à la reconnaissance de l'auteur québécois en France. Et qu'Élisabeth Chailloux l'a choisie pour sa dernière création à la tête du Théâtre des Quartiers d'Ivry. Sobre, toute en élégants contrastes,

sa mise en scène dessine un passionnant chemin de traverse au cœur de l'œuvre shakespearienne. Elle en souligne la cruauté, d'autant plus tragique qu'elle est absurde, déconnectée de tout lien réel avec le pouvoir.

Régulièrement jetée au centre d'un dispositif bifrontal, une brune épaisse suffit à installer une atmosphère crépusculaire. Celle de la guerre des Deux-Roses, qui oppose de 1455 à 1485 deux lignées royales d'Angleterre : la maison de Lancastre et la maison d'York. Les six excellentes comédiennes de la distribution font le reste. Le visage pâle, fantomatiques, elles incarnent

les femmes de *Richard III* plus deux autres : Isabelle Warwick (Pauline Huruguen), sœur de la future reine Anne Warwick (Marion Malenfant), et Anne Dexter (Bénédicte Choynet), sœur muette et manchote des rois Édouard IV et Richard III et de George, duc de Clarence. Des personnages aux caractères opposés, qui déplacent la sanglante tragédie originale vers un drame de la parole. Du verbe incapable de refaire le monde. Condamné soit à disparaître, soit à se déployer pour lui-même.

Nous sommes le 20 janvier 1483 et, apprend-on lors du concert de voix et de sons qui ouvre la pièce, le roi Édouard s'apprête à rendre son dernier souffle. Une nouvelle qui ne perturbe guère Anne Warwick, au contraire : agile sur ses rollers, dans une robe ultra-courte aux très vagues allures élisabéthaines, Marion Malenfant se met aussitôt à danser sur la musique de *Petite Fille princesse* des Rita Mitsouko. L'air déjà triomphant. Prête à tout malgré l'enfance qu'elle porte encore dans ses mimiques et sa queue-de-cheval. Très éclatée et musicale, l'écriture de Normand Chaurette trouve ainsi chez elle une incarnation concrète. De même que chez les cinq autres actrices, qui nous ramènent chacune d'une manière différente à *Richard III*. Tout en nous en éloignant parfois.

Sophie Daull campe une duchesse d'York dont la sèche apparente laisse deviner la fragilité de toutes les héroïnes de la pièce, et Anne Le Guernec une reine Elisabeth complètement soumise à la violence masculine. Au point de laisser échapper ses deux enfants, représentés par des fœtus-marionnettes en bocaux.

Tandis que, dans le rôle de la vieille reine Marguerite, la bouleversante Laurence Roy s'arme d'un humour amer contre la violence de la pièce originale en trébuchant sur une mappemonde géante convertie en coffre-fort. À la question que pose l'auteur dans son essai intitulé *Comment tuer Shakespeare ?*, ces *Reines* apportent ainsi autant de réponses que de comédiennes et d'objets. ■

Les Reines, du 6 au 9 février à la Comédie de l'Est, à Colmar. 03 89 24 31 78 ou www.comedie-est.com

Six excellentes comédiennes pour une pièce cruelle et pleine de drôlerie tragique.

Sors de ce corps 5, à la Gaîté lyrique, du 2 au 11 février, 3 bis, rue Papin, Paris III. 01 53 01 51 51 ou www.gaite-lyrique.net



REUTERS

THÉÂTRES | ÉCRITURES

FRICTIONS

REVUE EN LIGNE

- [Accueil](#)
- [Catalogue](#)
- [Abonnez-vous](#)
- [Chroniques](#)
- [Critiques](#)
- [Livres](#)
- [Presse](#)
- [Librairies](#)
- [Liens](#)
- [Contact](#)

« [Mélo franco-vietnamien](#) - [Théâtre en danger de mort](#) »

Femmes en quête du pouvoir

Par Jean-Pierre Han le jeudi 18 janvier 2018, 14:39 - [Critiques](#) - [Lien permanent](#)

Les Reines de Normand Chaurette. Mise en scène d'Élisabeth Chailloux. Manufacture des Œillets à Ivry. CDN du Val-de-Marne. Jusqu'au 29 Janvier à 20 heures. Tél. : 01 43 90 11 11.

C'est peu dire que le québécois Normand Chaurette entretient avec Shakespeare une relation toute particulière. Traducteur il s'est attaqué au grand Will dont il a traduit une douzaine de pièces, scénariste il a œuvré sur *Roméo et Juliette*, essayiste il a commis un ouvrage au titre provocateur de *Comment tuer Shakespeare*... Dramaturge avec *les Reines* il n'assassine personne, mais retourne le Richard III de l'auteur élisabéthain comme un gant, en montre son envers et les coulisses. En d'autres termes, et pour être plus précis, il évacue tous les personnages masculins (reste hors scène, comme une présence obstinée, le roi Edouard qui agonise, et l'ombre terrifiante de Richard III bien sûr) et ne conserve que les femmes, quatre directement concernées par la tragédie, Elisabeth, Marguerite, Anne Warwick, la duchesse d'York, auxquelles il ajoute deux autres femmes absentes de l'œuvre de Shakespeare, Isabelle, la sœur d'Anne Warwick qui a réellement existé et Anne Dexter, la sœur de Richard III (et d'Édouard IV et de George, duc de Clarence)... Toutes ces dames, ces « reines » (qui, si elles ne le sont déjà, aspirent à le devenir) sont jetées sur le long couloir qu'enserrent deux rangées de gradins (l'espace est bi-frontal) conçues par le fidèle Yves Collet qui se régale à la lumière avec ses clairs obscurs, ses ombres et pénombres dont les contours varient au gré des nuages de fumée. Les personnages, visages blafards, semblent glisser dans cet espace, et elles glissent réellement en début de spectacle avec les deux comédiennes montées sur patins à roulettes, traçant des trajectoires d'un jeu féroce qui est celui de la lutte impitoyable pour le pouvoir. Ce qu'à ce niveau réalise Élisabeth Chailloux, dont c'est là la dernière création à la Manufacture des Œillets en tant que directrice, est tout à fait remarquable, d'une tranquille précision chirurgicale. À l'évidence elle est parfaitement à l'aise dans cet espace, ayant pris la mesure du lieu, faisant intervenir ses comédiennes comme des fantômes sur des coursives qui surplombent la salle de part et d'autre. Sa direction d'acteurs, des actrices, est pas moins digne d'éloges, toujours d'une extrême finesse liée à une réelle maîtrise. Il est vrai qu'elle a eu la très heureuse idée de constituer une distribution de tout premier ordre ; il faut citer toutes ces comédiennes qui évoluent chacune dans des registres de jeu bien particuliers, mais qui, au bout du compte, donnent à l'ensemble de la représentation une véritable et forte cohérence faisant vivre un texte dense qui ne manque pas de fulgurances poétiques, et dans lequel la notion de jeu littéraire et théâtral n'est pas absente. Les six belles comédiennes – elles le sont réellement – ont pour nom Bénédicte Choynet (Anne Dexter), Sophie Daul (la duchesse d'York), Pauline Huruguen (Isabelle Warwick), Anne Le Guernec (la Reine Élisabeth), Marion Malefant (Anne Warwick) et Laurence Roy (la Reine Marguerite). On ne peut qu'être en accord avec l'auteur qui a exigé d'Élisabeth Chailloux qu'elle distribue vraiment des femmes dans les différents rôles, la chose n'étant plus toujours de mise désormais dans différentes productions de la pièce, outre-Atlantique notamment. Et l'on est aussi tout heureux (et ému) de retrouver le nom d'Adel Hakim dans le générique du spectacle au poste de collaborateur artistique...

Jean-Pierre Han

[Fil des commentaires de ce billet](#)

[admin](#)

Les Reines de Normand Chaurette

par [Gilles Costaz](#)

Six femmes dans l'ombre noire de Richard III



Photo Nabil Boutros.

Voici les reines de Shakespeare. Pas toutes, celles qui rodent dans les coulisses de *Richard III*. Normand Chaurette leur donne la vie que le grand Will n'a su leur donner. Elles devraient être quatre : Elisabeth, Marguerite, Anne Warwick, la duchesse. Toutes reines ou en mesure de la devenir. Deux autres femmes les rejoignent de par la grâce de l'auteur québécois : Isabelle, sœur d'Anne Warwick, et Anne Dexter, la muette que Shakespeare ne fait pas parler et qui parle ici. Dans l'obscurité d'un palais, ces six femmes se croisent et se toisent. Mères, séductrices ou cœurs solitaires, elles libèrent leurs ambitions et mettent à nu les blessures qui les dévorent et les rendent féroces ou plaintives, mais moins arrogantes que les hommes, invisibles, occupés à des conflits encore plus violents dans d'autres endroits de Londres...

Créée en France au Vieux-Colombier par la Comédie-Française dans une mise en scène de Joël Jouanneau, la pièce de Chaurette a connu un succès international. Littéraire, référentielle, elle nous paraît pourtant moins forte que les œuvres plus personnelles de l'écrivain (*Fragments d'une lettre d'adieu lu par des géologies*, *Le Petit Koechel*). Pourtant, elle est admirablement écrite (« Nous sommes unies, vous et moi, dans l'anarchie des ombrages »). Elle nous fait trop l'effet d'un exercice, d'un jeu qui trouve ses moments de crise mais pas sa tension unique, sa tension globale. Elisabeth Chailloux cultive parfaitement l'atmosphère dans un dispositif bi-frontal, où les niveaux supérieurs ont leur importance, puisque les personnages s'y promènent quand ils ne sont pas en scène, égarés ou au contraire dans l'observation de ce qui se passe en bas. Entre les spectateurs, le plateau noir, d'abord noyé dans le brouillard, s'allonge (scénographie dépouillée, d'un tragique immédiat, d'Yves Collet) et il reste quasi nu, bien que s'y promène parfois un globe terrestre. Certains personnages arrivent en patins à roulettes. On peut entendre Catherine Ringer, avant une musique plus solennelle et un peu de rock anglais. Il y a donc des anachronismes, comme pour rendre plus folles, plus oniriques ces rencontres hasardeuses. Deux enfants accompagnent la reine Marguerite sous formes de foetus mis dans des cylindres transparents : l'horreur peut être au rendez-vous, tandis que, hors de cette salle, l'odieux Richard III perpétue ses crimes.

Les six actrices, l'impétueuse Anne Le Guernec (Elisabeth), la joueuse Marion Malenfant (Anne Warwick), l'âpre Sophie Daull (la duchesse d'York), la bouleversante Laurence Roy (la reine Marguerite), la sensible Pauline Huruguen (Isabelle Warwick) et la songeuse Bénédicte Choynet (Anne Dexter) interprètent ce nœud de conflits avec leur âge – ces querelles sont aussi générationnelles – et de tout leur tempérament, nerveux et traversé d'une cérébralité secrète. Un bel objet tragique où le théâtre éternel se joue et se rejoue avec ses archétypes et ses reflets.

LES REINES – Six comédiennes en majesté



C'est faute d'avoir réussi à traduire *Richard III* que le dramaturge québécois Normand Chaurette a écrit *Les Reines*, huis-clos tragique entre ces épouses ou mères de souverains qui traversent le théâtre de Shakespeare. Sa pièce est devenue un classique, jouée il y a dix ans par la Comédie-Française.

Elisabeth Chailloux la reprend aujourd'hui dans une scénographie somptueuse qui nous transporte dans les brouillards anglais, les ténèbres des cachots et les blancs d'outre-tombe quand les fantômes des assassinés reviennent troubler la conscience des assassins.

Elles sont six à s'affronter par duels successifs autour d'une couronne et d'un trône noir qui menace toujours de se renverser : la reine Elisabeth tremble pour son mari et ses enfants ; l'ex-reine Marguerite d'Anjou ne réussit pas à s'extraire de ce nid d'intrigues ; les deux sœurs Warwick sont obsédées par le pouvoir, malgré leur jeunesse qui file en rollers ; la vieille duchesse d'York, la mère des rois n'ayant jamais régné sauf en songe pendant dix secondes et Anne Dexter, figure tragique qui paye son refus d'entrer dans la danse par la perte de ses mains et de sa voix.

Rien de changé depuis Shakespeare, qu'on soit femme ou homme, qu'on le veuille ou non, le sceptre ne cause que désastre et désolation. C'est peut-être moins l'effet de l'ambition, suggère l'auteur, que le tragique de la vie. A certains moments, la mise en scène surligne le propos mais jamais elle n'entrave le jeu magnifique des six actrices, libres et bouleversantes en reines cruelles et sacrificielles.

DE LA COUR AU JARDIN

Des critiques, des interviews webradio.

[Critique](#)

Les Reines

16 Janvier 2018

Rédigé par Yves POEY et publié depuis Overblog



(c) Photo Y.P. -

God save the six Queens !

Nous pénétrons dans la Fabrique, l'une des salles de la Manufacture des Oeillets, à Ivry. Nous serons assis en bi-frontal, dans une enceinte inondée de fog-fumée et éclairée par seulement six pinceaux très fins de lumière qui viennent matérialiser au sol six petits points.

Un hommage à Thomas Jolly et ses rayons lumineux ?

Nous sommes le 20 janvier 1483, ce qui ne nous rajeunit guère.

Londres. Le palais royal.

Le roi Edouard se meurt, un psychopathe est prêt à assassiner deux enfants.

Ca ne vous rappelle rien ?

Si, bien entendu. Shakespeare. La guerre des deux Roses.

Henry the Sixth, Richard the Third...

Le dramaturge québécois Normand Chaurette a eu une lumineuse idée : donner la parole aux femmes.

Donner le verbe à celles qui sont omniprésentes chez le grand Will, mais qui pour autant restent dans l'ombre : les reines.

Ces six femmes vont nous raconter le maelström politico-sentimental qui règne en cette fin de XVème siècle anglais.

Elisabeth, Marguerite, Isabelle, Cécile et les deux Anne vont nous éclairer à leur façon.

Ce qui intéresse surtout Charette, ici, n'est pas tant le propos sur le Pouvoir avec un grand P.

Non, ce qu'il va mettre en exergue, c'est avant tout la parole, la langue de ces femmes.

Les armes de ces Reines-là, ce sont les mots.

Ceux qui blessent, qui font du mal, ceux qui meurtrissent les âmes et les corps, ces mots qui agressent et atteignent chacune dans son intégrité.

Ces mots qui définissent les caractères. « *Ce que je suis est rempli de mots !* », nous dit le personnage Anne Dexter. La langue de l'auteur est ici une langue qui fait du mal, qui est distillée et injectée dans l'autre comme un venin reptilien. (Qu'on se rassure, nous rirons, également, tellement ce qu'elles disent est parfois si outré!)

De somptueux monologues, de longues tirades assassines, des dialogues perfides nous dévoilent ces femmes.

Ces Reines qui ne vont ici exister que par la parole.

C'est ce qu'a bien compris la metteuse en scène Elisabeth Chailloux qui a su s'entourer de six admirables comédiennes, qui vont nous dire, nous décocher, nous envoyer à la figure et aux oreilles les mots de l'auteur.

Elles vont faire s'agresser verbalement leurs personnages respectifs avec une hargne et une perfidie rares, sur des thèmes comme le pouvoir conféré ou non par leur homme ou les relations mère-fille ou encore la déchéance provoquée par les ans.

Ici, pas de décors, pas d'accessoires, à part un trône et les patins à roulettes de la jeunesse. Une nouvelle fois, la parole est suffisante !

Le texte, sublimé (je pèse ce participe passé) par les six comédiennes se suffit bien largement à lui-même.

Leur façon de s'approprier le texte est assez phénoménal. Quel talent collectif et personnel !

J'ai eu, je dois l'avouer, une petite préférence pour Marion Malenfant et Pauline Huruguen, qui m'ont enthousiasmé, mais toutes sont vraiment admirables.

De très belles trouvailles dramaturgiques viennent émailler la pièce, que je ne dévoilerai pas, bien évidemment, dont une subtile et magnifique, qui nous évoque parfois la présence proche du monstre Richard III. (Coup de chapeau à la création sonore de Philippe Miller.)

C'est donc un spectacle intense et beau, glaçant et à la fois édifiant, qui prolonge habilement et de façon inattendue les textes de Shakespeare.

Ici, ces femmes nous démontrent, s'il en était encore besoin, que le vrai pouvoir n'est pas forcément là où on l'attend.

Un spectacle contemporain qui rappelle l'importance de deux concepts parfois oubliés ou laissés pour compte : la langue et le texte !

Un dernier conseil : arrivez un peu en avance dans CDN du Val-de-Marne, histoire de potasser sur le flyer que l'on vous remettra la généalogie de ces six Reines. Ca peut aider.

28 L'ÉVÉNEMENT



Un jour en octobre au Théâtre Atalante.



Nénesse, au Théâtre Dejazet.



Justice, au Théâtre de l'Œuvre.

Une rentrée pièce à pièce

THÉÂTRE Avec près de cent vingt nouvelles productions, la rentrée parisienne est pléthorique. Sélection.

ARMELLE HELOT

- **« Un jour en octobre »**
Une très étrange pièce de l'Allemand Georg Kaiser inspirée de Rêve, sur le pouvoir de l'imagination sur la vie. Atalante (Paris XIV) jusqu'au 12 février.
- **« Le Souper »**
Le célèbre dialogue de Jean-Claude Brisville joué et mis en scène par Daniel Mesguich face à son fils William. Poche-Montparnasse (Paris VI) jusqu'au 4 mars.
- **« Un mois à la campagne »**
Traduit et adapté par Michel Vinaver, mis en scène par Alain Franconi, joué par Anouk Grumbé, Micha Lescot notamment, le chef-d'œuvre de Tourgeniev est en tournée dans toute la France avant le Déjazet (Paris II) en mars.
- **« Iliade/Odyssée »**
Pauline Bayle, jeune icône en scène, affronte crânement les mythes des époques d'Homère. Théâtre de la Bastille (Paris XI) jusqu'au 3 février.
- **« 1993 »**
Julien Coussell tente de trouver une traduction scénique au texte d'André Brasseur. Concert éprouvant et scènes délectées et naïves. T.G. Genetilleber (92) jusqu'au 30 janvier.
- **« Toute ma vie j'ai fait des choses que je savais pas faire »**
Une comédienne exceptionnelle dans le rôle d'un homme lâché pour mort, texte de Rami de Yoo, mise en scène Christophe Rauck. Rond-Point (Paris VIII) jusqu'au 4 février.
- **« Nénesse »**
Olivier Marchal incarne un personnage très désagréable dans une comédie d'Aziz Chouhad mise en scène par Jean-Louis Martinelli. Dejazet (Paris II) jusqu'au 3 mars.
- **« Tableau d'une exécution »**
Dans Venise, une femme peintre à qui Ton a commandé la célébration de la bataille de Lépante, résiste. Une pièce d'Howard Barker, mise en scène par Claudia Stavisky, avec Christiane Cohensy. Rond-Point (Paris VIII) jusqu'au 26 janvier.
- **« Les Bacchantes »**
Bernard Sobel met en scène la dernière pièce d'Euripide. Le grand tragique grec parle d'une société qui n'est pas si éloignée de la nôtre. Épée de bois (Paris XII), jusqu'au 11 février.
- **« Nos éducations sentimentales »**
Sophie Lecarpentier l'inspire de Gustave Flaubert et nous de Truffaut pour imaginer les joies et désarrois d'un jeune homme dans le monde d'aujourd'hui. Théâtre L3-Jardin (Paris XII), jusqu'au 2 février.
- **« Justice »**
Salomé Lebusch et Samantha Markowicz reconstruisent des audiences, s'appuyant sur Camille Cottin, Camille Chénou, Desseinssemaris, entre autres. Théâtre de l'Œuvre (Paris IX) depuis le 10 janvier.
- **« Dieu ne pesait pas si lourd... »**
Anton, qui se prétend acteur, ra-

- conte ses aventures... Un texte de Dieu-donné N'angoum, né au Congo, l'un des grands écrivains de langue française. Le texte est mis en scène et interprété par Frédéric Fiboch, MO3 de Bobigny (93), du 11 au 29 janvier.
- **« Papa va bientôt rentrer »**
Une comédie de Juan Franco mise en scène par José Fand avec de merveilleux interprètes, Marie-Joëlle Baup, Lysiane Meis, Benoît Moret, et un sujet intéressant, aux États-Unis, pendant la guerre du Vietnam. Théâtre de Paris (Paris IX) à partir du 12 janvier.
- **« Les Reines »**
Imagines par le Québécois Normand Chourette, les femmes qui gravitent autour de Richard III s'affrontent. Mise en scène d'Élisabeth Chailionx, six comédiennes magistrales. Manufacture des Éditions (94) jusqu'au 29 janvier.
- **« Saïgon »**
Caroline Guisla Nguyen plonge dans l'indochinois d'autrefois et l'exil des Vietnamiens, aujourd'hui, en France. Une fresque bouleversante. Ateliers Berthier de l'Odéon (Paris XVII) du 12 janvier au 10 février.
- **« Adieu Monsieur Haïfmann »**
Un texte et une mise en scène de Jean-Philippe Daguero. Une histoire qui se passe pendant l'Occupation. Grégoire Rogat lui donne sa gravité. Petit Montparnasse (Paris XIV) à partir du 13 janvier.
- **« L'Éveil du printemps »**
Il ne s'agit pas de Weckelnd mais de Aur Fayez dans une mise en scène d'Alain Latis, artiste singulier. Épée de Bois (Paris XII) du 13 janvier au 25 février.
- **« Douce arrière »**
Une comédie de Jean Poiret avec Mélanie Doutrey et Michel Fau qui signe la mise en scène bouffes Parisiens (Paris II) à partir du 16 janvier.
- **« Auto-Accusation »**
Peter Handke mis en scène par Félécity Chaton avec le rare Xavier Legrand. Studio d'Alfortville (94) du 17 au 27 janvier.



- **« En attendant Bojangles »**
Le roman à succès d'Olivier Bourdeau, plongé dans une fille famille, est adapté pour la scène. Théâtre de la Pépinière (Paris II), à partir du 18 janvier.
- **« Le Jeu de l'amour et du hasard »**
Catherine Hegel met en scène la superbe pièce de Marivaux, dirigant Clotilde Hesme, Laure Calamy, Vincent Dedienne. Porte-Saint-Martin (Paris X) à partir du 16 janvier.
- **« D'ici côté »**
Christiane Coussell et ses troupes, traduisent et jouent, dans un style très original, une pièce de Pauline Bayle. Théâtre de la Bastille (Paris XI) du 2 au 4 février.
- **« Les Suppléments »**
Une petite fille inventée par ses parents et son père Roy, mais de dévotion, de prière, de prière de prière par l'artiste. Molière (Paris IX) jusqu'au 11 février.
- **« D'ici côté »**
Christiane Coussell et ses troupes, traduisent et jouent, dans un style très original, une pièce de Pauline Bayle. Théâtre de la Bastille (Paris XI) du 2 au 4 février.

- **« Ilhebird »**
Une pièce de Simon Stephens qui se déroule dans un taxi... Première mise en scène de la cinéaste Claire Devers. Avec Philippe Torreton. Chalon-sur-Saône (71) du 16 au 18 janvier, puis en tournée avec passage au Rond-Point (Paris VIII) du 7 février au 4 mars.
- **« Le menteur »**
Une merveilleuse comédie de Cornélius attente, elle est « adaptée », mais faisons confiance à la merveilleuse jeunesse de l'écrivain et à un groupe de comédiens sympathiques. Théâtre de la Tempête (Paris XIII), du 16 janvier au 18 février.
- **« Tertullien »**
Hervé Bréant a adapté le traité Docteur les spectacles de Cathagnols converti au christianisme et l'interprète, dirigé par Patrick Pineau. Poche-Montparnasse (Paris VI), à partir du 18 janvier.
- **« La Raison d'Aymé »**
Un riche industriel, Gérard Jugnot, qui signe également la mise en scène, épouse une jeune femme, Isabelle Mergault, l'acteur. Elle se pense qu'il son argent. Théâtre des Nouveautés (Paris IX) du 18 janvier au 20 mai.
- **« Kroum »**
La pièce acide et drôle de Hansel Levis mise en scène par Jean Belloni qui dirige les comédiens roses de l'Alexandrinki. Théâtre Gérard-Philipe (92), du 18 au 28 janvier.
- **« Baby »**
L'esprit anglo-saxon, deux couples, un enfant pour une comédie originale de Jane Anderson, mise en scène par Hélène Vincent. Avec Isabelle Carré, Bruno Solo, Camille Lapy, notamment. Théâtre de l'Atelier (Paris XVII), à partir du 19 janvier.
- **« Une adoration »**
Un texte de Nancy Huston mis en scène par Laurent Hatat avec Océane Moza dans le rôle d'une femme amoureuse. Théâtre de la Tempête (Paris XIII), du 19 janvier au 18 février.

- **« L'Angoisse du roi Salomon »**
Bruno Abraham-Kremer a adapté et interprète le roman d'Émile Ajar/Romain Gary. Jean raconte une rencontre étonnante, mais on ne quitte pas les trottoirs de Paris. Petit-Saint-Martin (Paris X) à partir du 19 janvier.
- **« Mademoiselle Julie »**
Mits Schultzberg mis en scène par Nils Ohland et joué par Jessica Voel, Carolina Pecheny, Fred Cachoux. Poche-Montparnasse (Paris VI), du 19 janvier au 18 mars.
- **« Moi papa ? »**
Mis en scène par son copain Sébastien Azopardo, Arthur Jugnot apprend la paternité. Théâtre du Splendid (Paris X), à partir du 19 janvier.
- **« Les Inéparables »**
Une mise en scène de Leticia Chouat d'une pièce écrite par un duo qui raconte les atterrissements d'un peintre de 50 ans en panne d'inspiration. Avec Didier Bourdon, Valérie Karsenti, Thierry Frenaud. Théâtre Hébertot (Paris XVII) du 24 janvier au 20 mai.
- **« Fétis dans ma maison et j'attendais que la pluie vienne »**
L'une des plus belles pièces de Jean-Luc Lagarce mise en scène par Ghéa Dubert avec la troupe du Français. Yves-Gonfard (VI) du 24 janvier au 4 mars.
- **« Nuit d'ivresse »**
La comédie de Jonake Balasko est très efficace. Nathalie Lecoq dirige Jean-Luc Reichmann, Thierry Lopez et Stéphane Bouchet. Théâtre de la Michodière (Paris II), du 25 janvier au 4 mars.
- **« Macbeth »**
Stéphane Bréant/Weig a co-adapté, met en scène et signe la scénographie de la tragédie de Shakespeare dirigé par Adama Diop dans le rôle-titre et Chloé Réjon dans celui de son épouse. Odéon (Paris VII), du 26 janvier au 10 mars.
- **« Paprika »**
Pierre Palmade signe cette comédie qui parle d'une femme qui, un beau matin, voit son passé revenir. Avec Victoria Abril, Jean-Baptiste Maunier, Julien



D'ici côté, au Théâtre de Châtelet.



« Les reines »

Jusqu'au 29 janvier à la Manufacture des Céillets

La scène se situe le 20 janvier 1483 à Londres, dans les ténèbres d'un palais envahi par la peur, où le Roi Édouard IV est en train d'agoniser tandis que son frère Richard III prépare son règne en assassinant tous ceux qui pourraient se mettre en travers de son chemin, son frère George duc de Clarence et les deux fils d'Édouard.

Partant du Richard III de Shakespeare, le dramaturge québécois Norman Chaurette a voulu donner vie aux personnages féminins de la pièce, quatre « Reines » femmes ou mères de rois. Il a ajouté deux femmes, une dont Shakespeare ne parle pas mais qui a existé, la femme d'un frère de Richard et Édouard, l'autre la sœur des Rois, Anne Dexter, présente mais à laquelle Shakespeare ne donne jamais la parole. C'est une sorte d'exercice, des variations autour d'un thème que nous propose ce texte. Tandis que les hommes dans Richard III complotent, préparent les pires crimes, y compris l'assassinat de deux enfants que font les femmes ? Avides de conserver leur pouvoir, Reine car épouse ou mère de Roi, elles s'agitent dans ce nœud de vipères. Leur arme c'est la parole et la parole peut engendrer la terreur, peut tuer. Cécile Neuville, mère d'Édouard et Richard, qui à 99 ans n'a jamais régné, garde intacte ses haines. La Reine Elizabeth, femme d'Édouard IV, sait que Richard va assassiner ses deux fils comme il est en train d'assassiner son frère et que sa déchéance est proche. Anne Carrick, vipérine à souhait, épouse de Richard III va accéder au trône et se prépare à prendre sa revanche sur ceux qui la considéraient comme une parvenue. La Reine Marguerite, fille du Comte d'Anjou, reine d'Angleterre dont le mari a été assassiné par Édouard IV, perpétuelle exilée va et vient entre la France et l'Angleterre.

Il ne faut pas se laisser intimider par cette généalogie. Ce qui compte c'est la parole de ces femmes. Elles sont seules à s'affronter sur la scène, à se lamenter, à se délecter de leur malheur et à se réjouir des malheurs des autres. De Marguerite, Voltaire a dit qu'elle avait été « la reine, l'épouse et la mère la plus malheureuse d'Europe ». Là on la voit jouir de sa souffrance, malheureuse en Angleterre comme en France. De leur parole, Normand Charrette fait un chœur d'opéra où méchanceté et larmes coulent dans un flot lyrique et somptueux.

C'est par un dispositif bifrontal qu'Elizabeth Chailloux, qui signe la mise en scène, nous invite à être au plus près d'elles pour les entendre. Dans un vaste espace nu et gris où seuls des rais de lumière tombent sur elles, où les courbes créent des espaces où elles tentent de s'échapper ou de dire leurs angoisses, on n'entend que leur parole, le bruit du vent et des pas de Richard qui rôde. L'atmosphère est angoissante. Quand le brouillard qui noyait la scène s'est dissipé, c'est la noirceur de ces monstres qui s'expriment. Les six actrices qui les incarnent leur donnent un côté vénéneux que l'on ne peut oublier. On peut citer Bénédicte Choynet qui interprète une Anne Dexter, aux mains coupées vêtue de blanc tournant en patins à roulettes comme un fantôme et qui parvient parfois à s'échapper de la folie de sa mère qui l'a niée et réduite au silence. Marion Malenfant est une Anne Warwick, infantine -elle n'avait que seize ans quand elle épousa Richard- mais à la perversité déjà bien assurée. Anne Le Guernec en Reine Elizabeth court désespérément, s'efforçant de protéger ses enfants tout en retardant la mort de son mari pour conserver encore un petit moment de pouvoir. Chacune se dresse quand on évoque son statut au son du *God save the queen* et c'est terrifiant.

Micheline Rousselet

THEATRAUTEURS

Les Reines de Normand Chaurette



Profondément plongé dans les traductions de Shakespeare, Normand Chaurette a puisé dans Richard III l'idée de cette uchronie mettant en scène uniquement les femmes, mères, épouses et soeurs de rois ou futurs rois d'Angleterre.

L'action se déroule à Londres en 1483 lors d'une tempête de neige qui ressemble à une fin du monde. Dans le même temps Edouard IV agonise et les intrigues de cour et autres rivalités vont bon train, chacune de ces femmes haïssant farouchement les autres car ayant toutes le même objectif qui est de conserver le pouvoir ou d'y accéder ne fût-ce que quelques secondes ! ...

Cette fiction qui puise ses racines dans la Guerre des Deux Roses et oppose bien évidemment le clan des York à celui des Lancastre fait ici cohabiter quelques personnages morts depuis quelques années (l'existence d'Isabelle

Warwick prit fin en 1477 et c'est le fantôme d'Anne Baxter qui apparaît et dialogue avec la duchesse d'York puisque la duchesse d'Exeter n'est plus depuis 1476)

La psychologie de ces femmes qui ne seraient rien en dehors du statut d'épouse - à une exception près - celle de Cécile Neville femme de Richard Plantagenet, pratiquement centenaire laquelle a donné naissance à de nombreux enfants dont Edouard IV et le futur Richard III ne doivent le pouvoir qu'aux hommes dont on parle beaucoup mais que l'on ne voit jamais. Nous entendrons juste le pas claudiquant de Richard qui résonne ponctuellement comme une sourde menace.

Elisabeth Woodville qui est sur le point de perdre son roi et ses deux enfants mâles hystérise à juste titre la situation.

La reine Marguerite qui n'est plus rien ayant perdu son époux et son fils, après un premier exil est revenue en Angleterre et ne pense qu'à repartir mais ne peut s'y résoudre.

Laurence Roy joue ce personnage de façon altière et sa confrontation avec la duchesse d'York interprétée magistralement par Sophie Daull constitue le meilleur moment de la pièce, chacune mesurant sa puissance d'expression au contact de l'autre.

Quelques anachronismes bien sûr (comment y échapper ?) avec l'utilisation de patins à roulettes (!) inspirée par cet immense couloir qu'est devenu l'espace scénique où les spectateurs sont face à face, l'incroyable transport des enfants nouveaux nés tels des foetus en des bocaux de laboratoire, lesquels n'échapperont pas à la cruauté de Richard et des costumes intemporels soit blancs soit noirs, lesquels se veulent symboliques du sort qui a frappé.

La mise en scène d'Elisabeth Chailloux reste schématique mais le texte est percutant au possible et en dit long sur la férocité des mœurs de l'époque où de façon dérisoire, les préoccupations commerciales s'inscrivaient en filigrane dans la recherche de suprématie.

Simone Alexandre

Théâtre du blog

Les Reines de Normand Chaurette, mise en scène d'Elisabeth Chailloux, collaboration artistique d'Adel Hakim

Posté dans 25 janvier, 2018 dans critique.



Photo Alain Richard

Cela se passe dans l'Angleterre du XIV^{ème} et William Shakespeare a conté cette guerre des Deux-Roses dans *Henri IV*, *Henri V*, *Henry VI* et *Richard III* qui ont inspiré l'écrivain québécois dont la pièce (1991) est maintenant bien connue en France et jouée partout. Joël Jouanneau avait monté la pièce six ans après sa création à Montréal, avec Martine Chevallier, Catherine Hiegel et Christine Fersen.

Nous vous épargnerons toute la généalogie royale du Royaume-uni, très compliquée pour les Français... comme pour nos contemporains anglais. On est dans une tour du Château de Londres, le 20 janvier 1483: Richard va faire assassiner les enfants de la reine Elisabeth dont l'époux, le roi Edouard IV agonise dans une chambre proche. Mais on ne verra ici aucune homme, pas même un serviteur. Il y a réunies dans un dramatique huis-clos, les mères, épouses et sœurs de ces hommes qui convoitent le trône d'Angleterre, et en conflit ouvert et violent comme entre Élisabeth et Isabelle, épouse de George et possible reine, ou la duchesse d'York, mère d'Edouard IV et Richard III (quatre-vingt dix neuf ans) incapable d'un véritable sentiment maternel. A son âge, elle n'a plus aucune illusion, quand enfin elle obtient cette couronne si convoitée: «J'ai régné dix secondes. Et j'ai vu ce que je voulais voir. Je me suis élevée sur le sort pitoyable du monde». Et la reine Marguerite, future épouse de notre Henri IV, qui s'accroche à un globe terrestre sur roulettes, qui voit les choses avec philosophie: «Les maux de l'Angleterre me feront sourire en France.» Et Anne Dexter, la sœur des rois, qui a eu les mains coupées que l'on a prié de rester muette. Et sa sœur Isabelle. Et Anne Warwick... Toutes sauf Anne, vont donc se battre pour la couronne. Vous suivez toujours? Avides de pouvoir absolu, elle parlent beaucoup, et dans une langue remarquable, comme pour exorciser le malheur qu'elles voient arriver.

Ces six femmes dont les personnages existent bien dans les tragédies de l'immense dramaturge, convoitent le trône d'Angleterre, et vont revivre ce jeudi 20 janvier, jour de la mort d'Edward IV et de la prise de pouvoir par Richard. Fils de la duchesse d'York, et frère d'Anne Dexter, il épousera Anne Warwick que le pouvoir fascine et horrifie à la fois: «L'idée

de régner sur cette île m'est insupportable, me terrorise, et est un mauvais rêve. »Perfidie, manque d'amour maternel, ambition démesurée, sous-entendus fielleux: les mots de Normand Chaurette, bon connaisseur du théâtre shakespearien, frappent sec...

Elisabeth Chailloux a bien choisi-et on le sait : une bonne distribution, c'est déjà la moitié d'une bonne mise en scène-et elle a dirigé ses six comédiennes avec une grande précision mais sans aucune sécheresse. Ce qui est plus rare dans le théâtre contemporain... Il y a ici, à l'évidence, un jeu d'une belle unité et qui donne toute sa force au spectacle. Avec Bénédicte Choynet (Anne Dexter), Pauline Huruguen (Isabelle Warwick), Anne Le Guernec (la Reine Élisabeth), Marion Malenfant (Anne Warwick). Et Sophie Daull (la duchesse d'York) et Laurence Roy (la Reine Marguerite)... Mention spéciale à toutes les deux, absolument magnifiques. Mais toutes ont une sacrée présence, un jeu toute en nuances et sans crierie aucune. Et crédibles dès qu'elles arrivent sur ce grand plateau.

Cette mise en scène est sans aucun doute la meilleure d'Elisabeth Chailloux, comparable, dans le registre shakespearien, à celles de Jean Vilar, Roger Planchon ou Antoine Vitez pour ne citer qu'eux... Rien n'est ici approximatif et tout fonctionne parfaitement pour dire la solitude et l'appétit de revanche absolue de ces femmes qui veulent aussi, comme les hommes, avoir droit au pouvoir suprême et qui sont prêtes, pour le conquérir grâce à la parole, à se battre sans concession

La metteuse en scène a mis ici toutes les chances de son côté. Rigueur de la dramaturgie, impeccable direction d'actrices, conception et réalisation d'images tragiques d'une grande force et d'une rare beauté, parfaite maîtrise de l'espace scénique... Il faut aussi dire un grand merci et voir à Adel Hakim, codirecteur avec elle de la Manufacture des Œillets. Malheureusement, les dieux ne lui auront pas laissé le répit nécessaire avant sa mort il y a quelques mois, pour qu'il puisse assister à la première de cette exceptionnelle mise en scène qu'Elisabeth Chailloux a réalisé avec sa collaboration.

Yves Collet a conçu une scénographie bi-frontale très réussie: un grand et long plateau nu juste avec un fauteuil en bois et un globe terrestre. Sur une vingtaine de mètres et sur deux passerelles en hauteur qui ajoutent une dimension de vertige à toute cet espace. Il a aussi imaginé des spots de lumière blanche et crue, renforçant la puissance du jeu des comédiennes. La metteuse en scène a su bien mettre en valeur ici grâce à un bon rythme, la temporalité de cette nuit où se joua cette tragédie du pouvoir qui marqua le pays, quand le 20 janvier 1483, agonisa le roi Edward. Sur fond sonore très efficace: des *God save the queen* répétés ponctuent l'action, comme ces volées de cloches et ces sinistres hurlements de vent accompagnant significativement la grandeur royale, mais aussi toute la sauvagerie de cette folle conquête du pouvoir absolu.

Aux chapitres des petites réserves: on oubliera ces fumigènes en nappe coulant trop souvent sur le sol (un bel effet qui marche à tous les coups mais usé) et les cadavres d'enfants dans de grands bocal, d'un surréalisme encombrant. Mais bon, ce n'est rien à côté de la rigueur et de la force de cette mise en scène; si vous le pouvez, allez jusqu'à Ivry, on vous jure que vous ne le regretterez pas. Sinon, attendez ce spectacle d'une qualité exceptionnelle sera sans doute repris l'an prochain...

Philippe du Vignal

Manufacture des Œillets, Place Pierre-Gosnat, Ivry-sur-Seine (Val-de-Marne).
T: 01 43 90 11 11, jusqu'au 29 janvier.

La Comédie de l'Est -Colmar, du 6 au 9 février.



Les Reines, six femmes et un trône



© Alain Richard

Les Reines – Londres 1483. Depuis 1455, la guerre civile des Deux Roses oppose la Maison des Lancaster à la Maison d'York, prolongement de la guerre de Cent Ans déclenchée au siècle précédent sous le règne d'Édouard III.

Londres, Jeudi 20 janvier 1483. Un climat d'épouvante règne sur le palais. Dans l'ombre de l'agonie du roi Édouard IV, les couteaux s'aiguisent pour la conquête du pouvoir. Georges, Duc de Clarence de la maison d'York est assassiné. Gloucester, de la Maison des Lancaster, est en quête des fils d'Élisabeth Woodville, épouse du roi mourant, pour les supprimer. Il y parviendra et montera sur le trône à la mort de Édouard IV sous le nom de Richard III. Dans une tour, en marge de la Cour du roi, six femmes s'agitent et s'affolent. Cinq convoitent le trône d'Angleterre. Seule, Anne Dexter, contrainte au silence, broyée par la cour et sa mère, la Duchesse d'York, observe.

Dans les coulisses de Richard III



[Visualiser l'article](#)

S'évadant du texte, l'auteur québécois Normand Charette va donner la parole et mettre au centre de l'action les reines qui traversent le Richard III du grand Shakespeare. Élisabeth Chailloux, pour son dernier spectacle à la Manufacture des Oeilletts, le met en scène et en fait ressortir le tragique.

La scénographie dépouillée et les lumières d'Yves Collet (toujours aussi précis et talentueux) jouent avec la brume qui, du début à la fin, de la scène aux coursives en surplomb, où tels des fantômes se déplacent les personnages, unit acteurs et spectateurs. Dans ce cul de basse-fosse, la réalité et le climat d'épouvante n'apparaissent que sous la forme de sons lointains de cloches, dans les frôlements du vent et le bruit du pas claudiquant de Richard qui rôde... Les coursives, les tours et les caves du château deviennent un lieu de pouvoir en marge alors que La conquête du pouvoir par les hommes se déroule hors-scène. Ici, six femmes se croisent, se toisent, s'évaluent avec pour seule arme les mots qui blessent et qui peuvent même tuer, les mots aussi qui permettent de voyager et d'échapper à cette réalité de cauchemar où la mort peut surprendre à tout instant. L'organisation bi-frontale de l'espace scénique abolit la frontière entre la scène et la salle et transforme le public en acteur du spectacle, tels des espions à l'affût.



© Nabil Boutros

Dans ce monde de brume aux contours incertains, l'agonie du roi et les meurtres perpétrés hors champ se vivent comme un rituel qui redistribuera les cartes et déterminera pour chaque femme le rôle qu'elle jouera à l'avenir. Épouses, mère ou sœurs, elles se battent jusqu'au bout non seulement pour le pouvoir, mais aussi dans un lamento poignant individuel et collectif pour exprimer le deuil et la douleur de morts innocentes. La langue de Charette est musicale, avec des fulgurances poétiques qui révèlent la forme d'une partition



[Visualiser l'article](#)

spécifique à chaque personnage, faisant ressortir du texte « la matière à la fois saillante et visqueuse, pétrie d'ombre et de panique, [qui] fermente le vivant dans un jus de lune noire ».

Il nous faut citer ces magnifiques comédiennes qui donnent corps à ce texte. Elisabeth (Anne le Guernec) qui sait que la couronne lui glisse de la tête à mesure que son époux Édouard agonise. Vient ensuite la vieille reine Marguerite d'Anjou (Laurence Roy, qui apporte une touche d'humour) qui, tout en souhaitant retourner en France, ne parvient pas à quitter le château. La vieille duchesse d'York (Sophie Daull), mère de rois et qui n'a jamais régné. Isabelle et Anne, les deux sœurs de Warwick (Pauline Huruguen et Marion Malenfant) duos de parvenues qui terrorisent le palais et ne rêvent que du trône et de la couronne. Et enfin Anne Dexter (Bénédicte Choynet au charisme lumineux), sœur des rois à qui on a coupé les mains, est le centre indéniable de cette fable qui, sans l'humanité qu'elle lui apporte, ne serait autrement que le récit d'une empoignade.

Les Reines

De Normand Chaurette (Editions Léméac/Acte Sud-Papiers)

Mise en scène : [Elisabeth Chailloux](#)

Avec Bénédicte Choynet, Sophie Daull, Pauline Huruguen, Anne Le Guernec, Marion Malenfant, Laurence Roy

Collaboration artistique : [Adel Hakim](#)

Assistante à la mise en scène Isabelle Cagnat

Scénographie et Lumière : Yves Collet

Collaboration lumière : Léo Garnier

Costumes : Dominique Rocher

Son : Philippe Miller

Vidéo : Michaël Dusautoy

Maquillage : Nathy Polak

Marionnettes : Einat Landais

Durée : 1 h 45

Crédit photo : Hervé Bellamy

Jusqu'au 29 janvier 2018 à la mManufacture des Œillets

Tournée :

Comédie de l'Est, Colmar, du 6 au 9 février

Ubiquité culture(s)

Les Reines

Texte Normand Charette – mise en scène Elisabeth Chailloux – Théâtre des Quartiers d’Ivry / Manufacture des Œillets.

L’histoire se déroule en Angleterre, en pleine *Guerre des Deux-Roses*, une guerre civile qui depuis 1455, oppose la maison de Lancastre dont la rose rouge est l’emblème et la maison d’York qui a la rose blanche pour emblème.

Six reines convoitant le trône s’entredéchirent et complotent. Elles sortent tout droit des drames et psychodrames shakespeariens. Âmes noires, elles se déplacent sur un plateau blanc aux lumières crues qui tombent en douche. L’espace scénique est semblable à une immense piste longitudinale de danse, une galerie de bois le surplombe, telle les galeries d’un château où se déplacent de manière feutrée, les personnages. Certaines royales figures sont chaussées de patins à roulettes, signe de compétition ? De chaque côté du plateau le public se fait face, belle occasion de mettre en valeur *la Fabrique*, grande salle de la Manufacture des Œillets-Théâtre des Quartiers d’Ivry.

Tandis que le roi Edouard IV agonise, son épouse, Elisabeth Woodville, espère le trône dont son beau-frère, Georges, pourrait théoriquement hériter. Leurs deux enfants, potentiels héritiers, se trouvent de ce fait menacés. Ils sont ici représentés de façon métaphorique, comme des fœtus morts-nés, et passent de mains en mains. Isabelle Warwick, épouse de Georges ex-futur-roi-malade, pleine d’ambition, convoite également la couronne. Elle risque de se faire damer le pion par sa jeune sœur, Anne Warwick, Duchesse d’York, – épouse de Richard frère d’Edouard, autre-potentiel-futur-roi – pleine d’une insolence espiègle et perverse. La Reine Marguerite d’Anjou, épouse d’Henri VI, venant de France apparaît poussant une énorme mappemonde, et abat ses cartes : « Je m’exile en France » dit-elle, dans des intonations chantantes à la Ingrid Caven ; la vieille Duchesse d’York, icône presque centenaire et mère d’Edouard, George et Richard, donnerait tout pour porter la couronne, quelques instants. Sa fille et soeur des rois, Anne Dexter, mutique, rejetée par sa mère, à qui l’on a coupé les mains, sorte de mouette blessée dans son costume aux ailes d’ange, donne un peu d’humanité. La scène des aveux de son amour pour Georges et de la cruauté exprimée par sa mère, Duchesse d’York, devant laquelle elle s’abandonne quelques secondes, est déchirante. « Qui est Anne ? Anne n’est rien... Cette femme qui a été ma mère... »

Normand Charette, romancier, traducteur et scénariste québécois, plonge au cœur de l’Histoire anglaise et du pouvoir au féminin. Il est l’auteur de plus d’une douzaine de pièces de théâtre dont *Provincetown Playhouse, juillet 1919, j’avais 19 ans* écrite en 1981 et *Fragments d’une lettre d’adieu lus par des géologues* en 1986. On le connaît aussi pour ses traductions des pièces de Shakespeare. Avec *Les Reines* il fait une ré-écriture de *Richard III* métissée de *Henri VI* après, dit-il, une tentative de traduction de Shakespeare. La pièce est une métaphore, sa langue est poétique, elle flamboie, elle embrase : « Adieu mon Roi, mon dragon d’espérance. Adieu mon seul échelon » dit la Reine Elisabeth à la mort de son époux. L’auteur parle de sa démarche d’écriture : « Je ne peux penser l’écriture autrement que comme une écriture musicale et l’acteur comme un instrument de musique. Les mots sont pour moi des rondes, des blanches, des noires et des croches, la voix des acteurs des timbres. » La pièce fut montée au Québec à partir de 1991 date de sa publication, dont en 2005 par Denis Marleau. En France, la Comédie-Française l’a présentée en 1997, dans une mise en scène de Joël Jouanneau.

Elisabeth Chailloux, co-directrice du TQI et de la Manufacture des Œillets avec le regretté Adel Hakim, la met en scène aujourd’hui avec habileté en reconstituant les strates du pouvoir, de la corruption et de la cruauté. Ponctuée par le glas, le bruit lointain des pas asymétriques d’un Richard qui claudique et de nombreux *God Save the Queen*, elle fait revivre ce monde perdu plein d’ambition, d’intrigues et de meurtres, un monde qui se dérègle. Insolence et noblesse, férocité et pureté blessée, opportunisme et hiératisme, elle dessine avec intensité ces héroïnes déraisonnables comme des gladiatrices, ou des fauves dans l’arène. « Ainsi la roue de la justice a tourné. Tu as usurpé ma place, pourquoi n’usurperais-tu pas une juste part de mes douleurs ? » lance la Reine Marguerite à la Reine Elisabeth. Ironie, prophéties et sarcasmes, férocité et impétuosité, sont le ton de la représentation et les actrices tiennent royalement leurs rôles dans le registre qui leur est imparti, entre piste de cirque et enfers.

journaldebordduneaccro

chroniques quotidiennes du théâtre, par Edith Rappoport

LES REINES Manufacture d'Ivry Centre Dramatique National du Val de Marne

Publié le [16 janvier 2018](#) par [edithrappoport](#)

De Normand Chaurette, mise en scène Élisabeth Chailloux

« Je veux être damnée
Si la paix
Règne un jour
Sur notre île. »

À Londres en 1483, un climat d'épouvante règne sur le palais : Gloucester s'apprête à assassiner les enfants d'Élisabeth pendant que le roi Édouard agonise. Dans la tour six femmes s'agitent et s'affolent, qui toutes convoitent le trône d'Angleterre : la reine Elisabeth, les soeurs Isabelle et Anne Warwick, la reine Marguerite et la vieille duchesse d'York âgée de 99 ans.

Arrachées au Richard III de Shakespeare et aux généalogies de la couronne anglaise, les six reines de Normand Chaurette ont dérivé loin de leurs sources.

Elisabeth Chailloux a planté cette inconcevable tragédie sanglante dans l'espace gigantesque de la Manufacture des Oeillets, sur de hautes et longues coursives qui surplombent le public, avec l'action qui se déroule en contrebas, plaintes des mères dont les enfants se font assassiner, luttes à mort pour le pouvoir royal, lamentations des veuves et des mères. L'ampleur de l'espace scénique donne une puissance poétique à cette tragédie qui confine au grotesque, tant on a du mal à démêler ces luttes fratricides mortelles. On voit Lady Ann entrer en scène avec deux bébés dans des bocaux en verre... « Notre vie sur terre est un mensonge, ma vie s'achève et l'Occident commence ! ». Impossible de démêler les fils de cette guerre des Deux Roses qui vit s'affronter la Maison de Lancastre ,rose rouge et la Maison d'York rose blanche. Elles rivalisent toutes deux d'horreur.

Un spectacle à ne pas manquer jusqu'au lundi 29 janvier à 20 h, samedis à 18 h, dimanche à 16 h
Réservations 01 43 90 11 11